

Anis Mansour, *Al Akhbar*, Le Caire, novembre 1967. Recension des *Antimémoires* au moment de leur parution.

Amany Ragheb, traduction.

Un refuge pour mon avenir...

Voici un auteur français qui a incarné à lui seul une légende pour beaucoup de gens cultivés depuis une quarantaine d'années. Il avait fait sien cet adage exigeant : s'il est facile de réfléchir, il l'est moins d'agir, moins encore d'agir selon ses convictions.

André Malraux a choisi d'agir selon ses convictions, et a voulu que son oeuvre soit la concrétisation la plus éclatante de sa pensée fondée sur un humanisme absolu. L'homme ignorant la grandeur qu'il porte en lui-même, il est nécessaire de lui permettre d'y accéder.

La grandeur de l'homme se manifeste par les monuments historiques (souvent enfouis sous terre), dans les ombres de l'oubli ou dans son être même. Cependant la tâche n'est pas de travailler à sa gloire : celle-ci est le soleil qui illumine les tombes des morts.

Ce dernier livre que Malraux a publié – qui a pour titre *Antimémoires* – est une véritable surprise. Il paraît après un silence d'un quart de siècle... Si quelques chapitres avaient déjà intégrés dans d'autres ouvrages, le livre appartient aussi à une série appelée à être complétée de manière posthume par trois autres tomes. La publication inattendue de cette oeuvre contribue à faire de son auteur une sorte de mythe, l'entourant d'ambiguïté, de secrets et d'énigmes. Les réflexions qu'il propose subtilement ressemblent à des trésors auxquels on ne peut accéder que grâce à un mot de passe, tant elles sont difficiles à interpréter. Le lecteur découvre que l'auteur n'a en fait pas changé depuis une quarantaine d'années : c'est le même aventurier audacieux, c'est le prince des légendes, c'est l'émissaire des anciennes civilisations et le porte-parole de la noblesse du monde. Après que l'homme de lettres André Gayed eut rencontré Malraux, il affirma que son charisme imposait le vertige par l'importance extrême que l'écrivain accorde à l'expression la plus frappante et la plus juste de la pensée : sans cesse, il varie les effets, passe du style périodique au style haché, égaie les développements abstraits par des images ; il use volontiers de saillies et recourt à des formes de désinvolture ironique. Son style est

incantatoire : hanté par la misère de la condition humaine d'un côté, il n'a de cesse d'être exaltant de l'autre. Il atteint à une sorte de simplicité savante qui est le comble de l'art. Un critique a affirmé que les phrases de Malraux sont comme amputées, comme si sa pensée allait plus vite que son expression, comme s'il récoltait les fruits avant que les fleurs eussent le temps d'éclore. J'aimerais lui chuchoter : «Vous êtes un grand auteur, mais vos phrases doivent être relues une vingtaine de fois pour être comprises.» Cela est tout à fait valable pour les *Antimémoires*, où il évoque l'Égypte au moment de son séjour de 1965, le Yémen (trente ans plus tôt) et son voyage en Inde et au Japon (il y a une dizaine d'années). Malraux n'a cependant jamais écarté cette critique : c'est qu'il est ainsi. Il en est de même des protagonistes de ses romans qui sont des hommes d'action, des révolutionnaires qui agissent pour donner corps à leurs idées. Ils ne font pas de la vie un divertissement douteux, puisqu'ils vivent pour qu'elle soit une réponse au destin.

Cet ouvrage volumineux (600 pages) n'est ni mémoires ni confessions, pratiques littéraires qui ne conviennent pas à Malraux. Rien de son enfance n'est retenu puisque rien de cela ne peut être source de création littéraire. Ceux qui écrivent leurs mémoires ne récréent-ils pas leurs souvenirs ? Selon ce point de vue, l'enfance de Malraux est donc comme si elle n'avait pas existé. Si l'autobiographie relève de deux catégories : les Mémoires du général de Gaulle ou ceux de Lawrence d'Arabie, et les récits personnels d'André Gayed, les *Antimémoires* ne prennent place ni d'un côté ni de l'autre. Loin d'accorder la part belle aux sentiments privés, ils mettent en perspective les rencontres avec les grands hommes que l'auteur a rencontrés, souvenirs et rencontres se liant comme le fond et la forme. Car André Malraux n'a pas de passé, ayant refusé d'être ancré dans le sien. Au contraire, se forgeant un avenir, il est devenu un homme de l'avenir.

A travers les thèmes de la solidarité, du dévouement et du sacrifice, l'œuvre romanesque de Malraux exprime non seulement le fondement moral du combat révolutionnaire, mais aussi la puissance d'émergence rendant triomphante la force salvatrice qui surmontera l'implacable destin. Cadre du combat héroïque, preuve de la volonté humaine, la fraternité virile est pour Malraux un bien absolu auquel ne viennent à bout ni l'espace ni le temps.

Lorsque Malraux a visité l'Égypte, il s'est rendu au Musée National et s'est souvenu du jour de son inauguration, de l'état du Sphinx qui était à moitié enterré sous le sable. Du Haut-Barrage d'Assouan (comme s'il ne pouvait supporter d'envisager la nouvelle construction), il a dit : «Cet ouvrage, s'il est attaqué par une bombe nucléaire, l'Égypte serait détruite. »

La méditation de Malraux devant les temples, comme animée de fulgurances visuelles, verbales ou gestuelles, exprime le contraire d'une personnalité qui serait rivée au culte de l'étanchéité des civilisations. Voilà un concept que Malraux aura mieux que d'autres libéré

de ses oripeaux idéologiques, et cela pour dire que les temples agnostiques sont nos esprits avides de transcendance...

N'oublions point la mélodie triste commencée par Mao et accomplie par Malraux : «Vous, qui n'avez ni abri ni nom [...] découvrez votre identité vous-mêmes, non pas par la réflexion mais par l'Action.»

*

Article publié en arabe dans le quotidien égyptien *Al Akhbar*, n° 1201, novembre 1967, p. 12. Traduit par Amany Ragheb, Université Ain-Chams, Le Caire, janvier 2010.